

HADRIEN “RÊVEUR DES DIEUX”

par Colette GAUDIN (Darmouth College)

Il est frappant que deux des participants à cette session consacrée à “la part de l’ombre” aient choisi de chercher celle-ci dans *Mémoires d’Hadrien*, celui des livres de Marguerite Yourcenar qui est peut-être le plus voué à la lumière puisque la lucidité est son sujet et son projet. On est justifié à lire *Mémoires d’Hadrien* comme un superbe traité d’humanisme, méditation sur une grande époque de la civilisation et sur la condition humaine, conduite par un homme qui se veut maître de soi comme de l’univers. Comme on est justifié à analyser dans ce roman les jeux avec le temps et avec l’histoire, en s’émerveillant de la richesse et du subtil agencement de l’information historique. C’est là le côté savant et sage, le côté lumineux de l’œuvre. Mais il faut y lire aussi une méditation sur la *condition divine*, parcours d’un monde habité de dieux, découverte par l’empereur de sa propre divinité, et conscience que la sagesse se double de cette folie. Deux questions alors s’entremêlent, celle du rôle que joue le divin dans la constitution de l’humain, et celle du partage de l’ombre et de la lumière entre les deux. L’ombre paraît sous diverses figures dans *Hadrien*, toujours avec son dynamisme propre, sa puissance de confrontation et d’attirance. Il y a la force inquiétante des pulsions chez un jeune homme fougueux, l’étrangeté des contrées sauvages, le mystère des dieux et des puissances telluriques, l’entraînement de la passion, et enfin l’ombre de la mort et de l’au-delà. Je m’interroge ici sur le rôle que jouent les rites, les cultes, et les pratiques religieuses parfois barbares qui semblent à première vue exercer une sombre attraction s’opposant à la rationalité équilibrée voulue par Hadrien. Mais la lumière n’est pas seulement ce qui chasse l’ombre, l’efface ou la fait reculer, selon une imagerie trop paisible et contraire aux lois de l’imaginaire. La volonté de connaissance et de contrôle passe par les zones les plus sombres dans une dialectique très complexe. La tension entre ces deux pôles symboliques se dramatise de manières diverses selon les phases du roman, et à des niveaux différents – le niveau de l’ascèse

individuelle, mais aussi celui d'une cosmogonie et d'une théologie qui est celle de l'auteur autant que celle de son modèle.

Je me suis efforcée dans cette relecture de repousser le poids de la recherche de véracité pour suivre une piste amorcée par ce que Yourcenar dit dans sa "Note", au sujet des libertés qu'elle a prises avec l'histoire. En relisant cette "Note", dont l'intention affichée est bien de situer solidement les *Mémoires* sur le terrain historique, on mesure à certains heurts de lecture à quel point ce livre est roman, création mystérieuse répondant à des motivations obscures en dépit du paratexte yourcenarien qui prétend tout éclairer. Dans la première moitié de la "Note", chacun des détails évoqués amène successivement l'affirmation d'une source authentique et celle d'un déplacement ou d'une invention de la part de l'auteur. Le deuxième paragraphe est une liste assez dense de telles manipulations – innocentes puisque confessées – opérées sur les sources. Elles vont du grand-père Marullinus à qui est attribué le don divinatoire appartenant en réalité à un oncle, jusqu'au chapitre sur les maîtresses d'Hadrien tiré "tout entier" de deux lignes de Spartien (*OR*, p. 544). Au milieu du paragraphe vient cette phrase : "L'épisode de l'initiation mithriaque est inventé ; ce culte était déjà à cette époque en vogue aux armées ; il est possible, mais nullement prouvé qu'Hadrien ait eu la *fantaisie* de s'y faire initiateur" (p. 543)^[2]. Nous sommes là dans le "plausible", mot qui d'ailleurs clôt le paragraphe. "Rien ne prouve ni n'empêche..." (p. 545), autre manière, plus négative que positive, de formuler cette catégorie logique qui est un des modes favoris de Yourcenar, terrain mouvant entre le vrai, le possible et le fictif. L'initiation mithriaque d'Hadrien, comme celle d'Antinoüs plus tard, est donc une *fantaisie* de Marguerite Yourcenar. Cette note est finalement plus intéressante par les licences qu'elle indique que par les sources précises qu'elle donne.

En glissant ces quelques lignes sur l'initiation mithriaque, Yourcenar donne une double règle : d'abord celle de ne pas oublier qu'elle place sa reconstitution dans un système socio-culturel historique dont elle a recueilli, tout "un amas de petits faits" (p. 546). D'autre part, affirmant sa liberté, elle nous enjoint aussi de lire la société des dieux dont elle entoure son Hadrien dans l'optique d'une création romanesque, permise par le jeu sur les

[2] C'est moi qui souligne.

Hadrien "rêveur des dieux"

cases laissées vides ou à demi vides dans notre information incomplète.

On se souvient, comme Maurice Delcroix l'a rappelé dans son article sur *Un homme obscur*^[3], que pour Yourcenar, *Les Dieux ne sont pas morts*. Elle semble avoir retrouvé, avec Hadrien, toute licence de faire proliférer les divinités, et un certain plaisir juvénile à le faire. Dans la ligne de l'Hadrien historique qui était, selon Tertullien, "scrutateur de toutes les choses curieuses"^[4], l'empereur recréé par Yourcenar se dit "ouvert aux dieux" (p. 326), "mélancolique rêveur des dieux" (p. 328) – en même temps qu'il rêve de frontières sûres pour l'empire – et même hanté par le mystère des dieux (p. 350), comme si le mot "dieux" était un autre nom à donner au mystère. Les divinités et les cultes foisonnent autour d'Hadrien, et Yourcenar n'hésite pas à en rajouter au besoin. La vie de l'empereur est ponctuée de célébrations, de dédicaces de temples, de cérémonies d'initiation, dans ce qu'elle appelle une "époque avide de dieux" (p. 508).

Que faire alors de cette phrase de Flaubert qui a si vivement frappé Yourcenar dans sa jeunesse et qu'elle qualifie d'"inoublable" ? "Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été" (p. 519). Cette phrase a certes orienté le programme humaniste qu'elle se propose de réaliser dans le portrait de "cet homme seul", d'un "homme presque sage". Mais la précondition posée par Flaubert, "les dieux n'étant plus...", est aussi sommaire et fausse que le fameux "Dieu est mort". Bien plus qu'à célébrer la disparition des dieux, ce roman travaille à départager l'humain et le divin à travers la réflexion d'un homme de pouvoir très attaché au paganisme finissant et très méfiant à l'égard du monothéisme montant.

Les rapports d'Hadrien à la religion ne sont pas ceux d'un homme particulièrement pieux au sens habituel, mais d'un homme inquiet du divin surtout parce qu'il est inquiet de l'humain. Dans la première partie du roman, alors qu'Hadrien se présente comme un vieil homme malade, et annonce au futur Marc Aurèle son

[3] "Mythes de l'obscur", *Bulletin de la SIEY*, n° 12, décembre 1993, p. 109-160.

[4] Cité par Rémy POIGNAULT, dans un article fondamental, "Hadrien et les cultes antiques", *Le Sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Tours, SIEY, 1993, p. 177.

projet de raconter sa vie, il n'est pas question des dieux, et nullement de religion. Il s'agit essentiellement du corps et de la maladie, et s'il arrive à l'empereur de diviniser quelque chose, c'est en rapport avec les opérations admirables qui tiennent à la vie physique. Il évoque ainsi "la divinité du grand restaurateur", entendons le sommeil (p. 300). Il reconnaît simplement, avant de commencer le récit de sa vie, que "l'esprit humain répugne à s'accepter des mains du hasard, à n'être que le produit passager de chances auxquelles aucun dieu ne préside, surtout pas lui-même" (p. 306).

Dans sa jeunesse, Hadrien a rencontré des divinités au fur et à mesure de son apprentissage d'homme, de lecteur, de voyageur, d'empereur, assimilant peu à peu tous les aspects de sa culture. Il découvre ainsi des dieux remplissant des fonctions qui correspondent aux besoins et aux aspirations de la société, et qui sont aussi pour lui, en lui appliquant une formule de Jean-Pierre Vernant, "un mode particulier d'appréhension et d'expression symboliques de la réalité"^[5]. Son panthéon n'est donc pas une collection d'entités divines données, transcendantes, fixées une fois pour toutes. Les dieux se transforment, changent, et échangent leurs valeurs selon les lieux et les temps. Ainsi Mithra peut être vu comme le frère d'Apollon. Nous avons appris d'ailleurs, grâce à des travaux comme ceux de Georges Dumézil et de Jean-Pierre Vernant, à lire les mythologies de l'Antiquité dans la perspective d'un échange constant et réciproque entre l'humain et le divin.

Hadrien aborde les dieux à travers les cultes, les cultes de Rome, bien sûr, mais aussi les plus exotiques, les plus étranges, venus des confins de l'empire. Il est même particulièrement attiré par ces cultes des frontières – comme il l'est par les contrées sauvages et les énigmes de l'univers –. Parmi ceux-ci, le culte de Mithra prend un relief particulier dans le roman et mérite qu'on s'y arrête.

Mithra est une figure complexe et paradoxale par excellence. Venu de Perse, son culte s'est étendu et occidentalisé dans l'armée romaine à partir du début de l'ère chrétienne. C'est donc peut-être le moins grec de ce panthéon bien qu'il ait englobé des éléments de la mythologie grecque^[6]. Dieu solaire, maître des astres, invoqué

[5] *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 1992, p. 106.

[6] La théologie et le rituel mithraïques ne sont pas toujours clairs. Ils varient de

Hadrien "rêveur des dieux"

dans les serments comme représentant l'obligation mutuelle, Mithra a donné naissance à une religion d'initiation et de salut. Mais comme dieu des contrats et de l'amitié virile, de l'entente entre le roi et ses guerriers, son culte romain, tout en restant celui d'une religion à mystères, est devenu essentiellement militaire. Ses sanctuaires se retrouvent dans tous les avant-postes le long des fleuves qui forment frontière, comme le long du mur d'Hadrien. Mithra est toujours représenté, dans ces caves et ces grottes qui lui servaient de temples – lieux chargés de symbolisme cosmique – en train de tuer le taureau mythique de la fertilité.

Or le taurobole représenté dans les profondeurs des *mithraea* avait certainement cessé, bien avant l'époque d'Hadrien, d'être rejoué dans une cérémonie d'initiation sanglante telle que Yourcenar la fait intervenir par deux fois dans la vie de son personnage. Tout se passe comme si elle avait besoin pour l'équilibre de son roman des effets symboliques de l'initiation par aspersion de sang. L'empereur qu'elle recrée ne se contente pas de respecter les cultes, il y participe bien souvent, comme à la recherche de sa part archaïque. Les rites en effet charrient toujours ce qu'il y a de primitif et d'obscur dans une religion et sont vraiment une mise à l'épreuve du néophyte.

Mais Hadrien est un néophyte un peu particulier. Au service d'une méditation sur le divin Yourcenar fait intervenir un homme qui a eu le pouvoir – toutes proportions gardées – de faire et de défaire des dieux, de créer et d'interdire des cultes, de se diviniser lui-même. C'est son sens de l'humain qui fait qu'Hadrien respecte presque tous les rites religieux existants, car ils représentent dans leur contenu et leur symbolique les drames concrets de groupes humains confrontés au mystère ; et c'est le sens du divin qui fait qu'il en accepte la diversité, en tant que manifestation multiple d'une grande force qui nous dépasse.

l'Orient à l'Occident. Par exemple, Mithra tantôt reçoit du soleil l'ordre de tuer le taureau, tantôt il est lui-même *Sol invictus*. À défaut de documents littéraires ou liturgiques, les interprétations se fondent essentiellement sur l'iconographie. Selon M. J. VERMASEREN, *Mithras, the Secret God*, New York, Barnes & Noble, 1963, une grande diversité de fonctions divines se trouvent intégrées dans le culte mithraïque, qu'il voit comme une tentative de religion universelle englobante. Voir aussi Robert TURCAN, *Mithras Platonius. Recherches sur l'hellénisation philosophique de Mithra*, Leiden, E. J. BRILL, 1975, et *Mithra et le mithriacisme*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

La fascination qu'exercent les cultes sur le jeune Hadrien est de l'ordre de la "tentation", le mot étant employé ici en référence un peu lointaine à Flaubert et à sa *Tentation de saint Antoine*^[7]. De même que les visions défilent sous les yeux d'Antoine au désert, des tableaux se succèdent au cours de la vie plutôt aventureuse d'Hadrien. Chacune de ces nouvelles pages d'album, comme les fantasmagories de Flaubert, porte en elle l'intimation d'un secret ou d'une magie prometteuse. Tout est d'abord tentation, tout est à tenter, même la vertu, pour un jeune homme intense qui se cherche ("J'ai connu moi-même ces honorables tentations de la minutie et du scrupule", p. 309). Des spectacles défilent dans sa vie, surtout au cours de la période de formation, "*Varius, multiplex, multiformis*" : les astres montrés par le grand-père, dont l'influence lui laisse le goût de certaines expériences dangereuses – mais lui laisse aussi le sens de ce que veut dire religion, être relié – l'écriture grecque qui marque son premier dépaysement, Athènes sèche et blonde, la vie aux armées, les atroces scènes de bataille, et surtout les contrées barbares d'outre Danube, où il ressent violemment l'attraction d'un immense territoire inconnu. Par les lectures évoquées dans les *Mémoires*, on n'est pas loin de cette "bibliothèque fantastique" que Michel Foucault désigne dans le livre de Flaubert. C'est comme si on sentait la présence d'un Hilarion dans la manière dont Hadrien appréhende le monde qui l'entoure, un Hilarion qui lui dirait, au lieu de "le monde est mon royaume", "le monde est *ton* royaume". C'est la même ambition totalisante qui passe de l'écrivain à sa création. "Écrire, c'est s'emparer du monde", disait Flaubert à sa manière lapidaire dans une de ses lettres. Hadrien, lui, saura tracer des frontières à l'empire.

Le mot de tentation n'a donc pas ici de résonance chrétienne puisque, lorsque l'empereur l'emploie, c'est pour désigner justement ce qui pour un chrétien serait le droit chemin, le bon chemin, le renoncement et ce qu'on nomme communément la vertu, ce qu'il appelle "ces honorables tentations" (p. 309), repoussées par lui parce que trop faciles. Je vois plutôt, comme tentations, tout ce qui dans le domaine des rites et pratiques des

[7] Les différences de style et de forme sont évidemment considérables. De plus l'ermite de Flaubert se situe au-delà de ce "moment unique où l'homme seul a été". Il est déjà dans le christianisme, il dialogue avec Dieu et le diable, ce qui n'est pas le cas d'Hadrien.

Hadrien "rêveur des dieux"

religions, peut attirer Hadrien et l'entraîner, en déjouant sa méfiance, trop loin de ce qui est sa profonde intuition "religieuse".

Cette intuition correspond au sentiment, découvert très tôt dans la nuit d'Italica lorsque son grand-père lui montrait les étoiles, que la finitude de l'existence humaine est en quelque sorte englobée, peut-être même prise en charge par l'immense univers. Hadrien mentionne qu'il a été marqué par une prophétie de son grand-père devin, c'est-à-dire par une parole qui liait sa destinée individuelle au monde des astres. Depuis, dit-il, "la curiosité des choses du ciel ne m'a pas quitté (p. 402). "Les choses du ciel", l'expression peut désigner aussi bien les astres que les croyances religieuses, l'astronomie / astrologie et la théologie. Le moment d'extase cosmique dans la nuit du désert de Syrie, un des points culminants du roman, alors qu'Hadrien est au sommet de son pouvoir, est l'expérience mystique emblématique à l'aune de laquelle il pourra jauger la valeur de tous les rites, même le plus respectable de tous, celui d'Éleusis. "J'inclinai à croire, comme certains des plus hardis d'entre nos sages, que la terre participait elle aussi à cette marche nocturne et diurne dont les saintes processions d'Éleusis sont tout au plus l'humain simulacre" (p. 401). Les rites ne sont donc que des simulacres, plus ou moins grossiers, ils sont de l'ordre de l'imitation, du jeu théâtral, mais du moins en nommant les dieux ils font entrer les hommes dans la geste de l'univers. La première révélation modeste sous le ciel d'Espagne s'est approfondie dans la méditation de l'empereur adulte, mais cette lumière dans la nuit s'estompe de temps à autre. La tâche de la romancière est de dramatiser la tension entre la spiritualité cosmique d'Hadrien, plutôt dépouillée, et la multiplication des rites auxquels il consent de participer.

À la différence d'Antoine, Hadrien ne se contente pas d'être le spectateur qui cherche à démêler la vérité de ce qui passe sous ses yeux, il participe passionnément à ce qui s'offre à lui. Là-bas dans les plaines de Dacie il se prend à "adorer la déesse Terre [...] pas tant [...] Cérès [qu'] une divinité plus antique, antérieure même à l'invention des moissons" (p. 321). Déesse de la jeunesse des religions, avant la Déméter d'Éleusis qu'il vénérera dans sa maturité. Rendre un culte pour lui sera toujours répondre à l'attraction de ce qui est plus originaire et renouer avec la quête de sa jeunesse. L'allusion à la déesse Terre est la première mention d'une attitude religieuse précise, précédant de peu le passage sur

l'initiation mithriaque. Et par-dessous, dit-il, insoupçonné de ses amis, "l'être plus tranquille à qui rien n'importe tout à fait" (p. 340).

C'est donc le côté humain des religions qui apparaît dans les cultes, dans la mesure où ils servent de médiation entre l'homme et le monde de l'invisible, entre l'homme et le mystère, mystère de l'univers, de la mort, de lui-même. Si une certaine raison d'état, élevée, épurée par un constant souci du bien universel contrôle la plupart des choix d'Hadrien, il n'en reste pas moins constamment fasciné par la variété des pratiques qui sont pour lui comme une carte de l'empire sur laquelle il lit l'espace et le temps. Le temps, car un culte est toujours témoin d'une certaine continuité temporelle à travers la tradition qui le codifie et rappelle des origines mystérieuses qui touchent l'inconscient. Il est frappant d'ailleurs que les pratiques rituelles gardent souvent un caractère de violence sauvage en contradiction avec les qualités du dieu ainsi vénéré.

Qu'est-ce donc qu'un dieu pour Hadrien ? Peu après l'épisode de la nuit syrienne, vient la dédicace du Panthéon, temple à tous les dieux. C'est alors, au moment le plus heureux et le plus triomphant de sa vie, qu'il caractérise par une "aisance divine", moment d'équilibre entre le bonheur, la connaissance, la justice, qu'Hadrien formule le plus nettement la réponse. Il reprendra la question au cœur de sa période sombre, sur un ton plus âpre. Les dieux sont toujours pluriels, la croyance en un Dieu unique et majuscule suscitant des cultes sectaires et intolérants. "Toutes les déités m'apparaissaient mystérieusement fondues en un Tout, émanations infiniment variées, manifestations égales d'une même force" (p. 415). Les divinités sont les noms que nous donnons à ces manifestations. D'où l'importance de l'acte humain qui sait reconnaître ces manifestations, adorer, diviniser. Hadrien a adoré la Terre après avoir reconnu une force suprême dans la marche des astres. Sur l'emplacement de la tombe d'Alcibiade, il peut se dire, "j'avais lutté de mon mieux pour favoriser le sens du divin dans l'homme, sans pourtant y sacrifier l'humain" (p. 414).

Dans son triomphe à Rome, Hadrien perçoit une "heure où tout converge". Il donne un caractère cosmique et sacré à la puissance romaine en établissant une correspondance entre les dieux et les créatures. Le nom des dieux peut être prêté aux humains dont la

Hadrien "rêveur des dieux"

vie rappelle certaines qualités divines. L'empereur, "disposé à tout mettre ce jour-là dans une lumière sans ombre", assimile Plotine morte à "cette Vénus sage, conseillère divine", et compare l'impératrice Sabine à Junon (p. 417). Il veut inscrire son règne et les personnages qui y sont rattachés dans la continuité des mythes qui font la cohésion d'une société. Cette lumière sans ombre dont il parle, c'est celle des "fables" sur les dieux et les déesses, entendons celle des mythes. Ombre et lumière ne sont donc pas distribuées comme on pourrait s'y attendre. La lumière n'est certes pas pour Hadrien du côté de la métaphysique, de la théorie, ou du discours abstrait sur la nature divine, ces "commentaires maladroits des philosophes" qui n'apportent que confusion (p. 417). Hadrien, toujours plus intéressé par la pratique que par la théorie, n'a pas introduit *veritas* parmi les "beaux mots" qui figurent sur les monnaies de son règne (*Humanitas, Felicitas, Libertas*). De même qu'en morale il recherche non une philosophie de l'homme libre mais une technique de la liberté (p. 318), il reste méfiant, voire intolérant, à l'égard des croyances qui prétendent enfermer toute la vérité dans la conception d'une divinité unique sans accepter les autres. "Aucune formule n'était assez complète pour tout contenir" (p. 460). Le nom des dieux n'est autre qu'un condensé de récit mythique porteur d'ambivalences. "L'âpre Mithra se sait frère d'Apollon" (p. 468).

Malgré son sens de la relativité des pratiques culturelles, digne d'un bon anthropologue moderne et d'un bon politicien de tous les temps, Hadrien ne voit pas tous les cultes comme équivalents. Ils ne le sont pas du point de vue de leur sens. Nous avons vu que les rites d'Éleusis lui semblent seuls dignes de se comparer au mystère des astres. Ils ne le sont pas non plus dans leur fonction narrative et dramatique au sein du roman. Ils jalonnent la conquête d'une sagesse, à travers une alternance de moments de griserie et de moments de réflexion.

Il y a d'abord la griserie du *Varius, Multiplex, Multiformis*, c'est-à-dire de cette période où le jeune homme s'ouvre à toutes les expériences, même celles qu'il jugera plus tard dangereuses. Yourcenar, qui dit dans une lettre de 1973 avoir connu ce "sentiment quasi *extatique* de l'immensité et de la variété de la vie, *l'ivresse d'être*"^[8], a déjà prêté ces mots à Hadrien. Il "s'enivre"

[8] *Lettres à ses amis et à quelques autres*, Édition établie par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 393.

d'exercices de rhétorique, se lance dans la poésie comme dans un voyage vers un monde nouveau et immense, arrivant à goûter "les poètes les plus compliqués et les plus obscurs, [...] ceux qui [lui] frayent des voies toutes nouvelles ou [l]'aident à retrouver des pistes perdues" (p. 311). Même enthousiasme lorsqu'il s'agit pour lui de retrouver l'armée sur les rives du Danube. "Je partis avec ivresse" (p. 320). Et plus loin, "j'aimais à fréquenter les barbares" (p. 321). Il s'établit une correspondance, sinon une équivalence, entre ce qui est nouveau, différent, obscur, et ce qui est de l'autre côté de la limite ou de la frontière, autre que soi. La petite phrase au sujet des exercices de style qui lui permettaient "d'entrer tour à tour dans la pensée de chaque homme", ce "je me sentis Protée" (p. 311) crée le lien, la cohérence intérieure entre les paisibles années d'études et la violence des expériences militaires. Il y a déjà chez le jeune homme une manière de s'emparer du monde.

Yourcenar a donc soigneusement préparé l'épisode de l'initiation mithriaque, "Je vécus là [dans la Deuxième Légion Fidèle] une période d'exaltation extraordinaire" (p. 326). Alors l'initiation mithriaque n'est pas seulement un détail historique de plus ajouté pour son effet de réel, mais l'aboutissement d'une étape d'apprentissage de soi à travers les expériences les plus extrêmes. Non seulement Yourcenar a inventé l'épisode, mais elle a ajouté considérablement au peu qu'on sait des véritables pratiques d'initiation. Le symbolisme de l'immolation prend tout son sens pour Hadrien dans le contexte particulièrement impitoyable des guerres daces et sarmates. "Chacun de nous croyait échapper aux étroites limites de sa condition d'homme, se sentait à la fois lui-même et l'adversaire, assimilé au dieu dont on ne sait plus très bien s'il meurt sous forme bestiale ou s'il tue sous forme humaine" (p. 327). C'est là qu'on sent le mieux l'élévation vers la divinité, et même la divinisation par le sacrifice^[9].

L'expérience est essentielle à tout le propos du roman, car elle permet de désigner, sous la figure d'une tentation de jeunesse, les dangers que va sans cesse côtoyer Hadrien dans sa vie d'empereur.

[9] Le geste de tuer un animal représentant une divinité archaïque est aussi celui d'Apollon à Delphes détruisant le dragon Python, divinité gardienne liée aux forces obscures des enfers, pour devenir ensuite, selon la loi du syncrétisme mythologique, Apollon Pythien. La fusion ou l'inversion du sacrificateur et du sacrifié énoncée ici dans la remémoration d'Hadrien, se trouve réalisée plus tard dans l'épisode de la foudre sur le Mont Cassius.

Hadrien "rêveur des dieux"

Qu'est-ce qu'un culte en effet, sinon un moyen d'humaniser les dieux et de diviniser les hommes, et c'est dans ce deuxième terme que réside le danger. Il est vrai que rien de grand ne se fait sans une exaltation de ce qui en l'homme l'appelle vers ses limites. Une tonalité valéryenne imprègne tous les passages où Hadrien approfondit son humanité en suivant l'intimation de ce qui en lui dépasse l'humain, en acceptant de se sentir dieu. "Être dieu oblige en somme à plus de vertus qu'être empereur" (p. 400). Lors de la dédicace de l'Olympéion, il fait siens les termes du discours théâtral de Polémon : "l'autorité que j'exerçais était moins un pouvoir qu'une mystérieuse puissance, supérieure à l'homme, mais qui n'agit efficacement qu'à travers une personne humaine" (p. 422).

Mais il lui arrive, emporté par un besoin de rendre un culte, ou plus profondément par un désir de divin, de s'approcher dangereusement de l'agrandissement du culte unique au détriment de "la multiplicité des choses" (p. 398). Le jour de la dédicace du Panthéon, ce jour de la "lumière sans ombre" est un moment d'équilibre sublime mais forcément instable, qui aboutit à une description dramatique et chargée de symbolisme. "La nuit qui suivit ces célébrations, du haut d'une terrasse, je regardai brûler Rome. Ces feux de joie valaient bien les incendies allumés par Néron : ils étaient presque aussi terribles" (p. 418). Hadrien se trouve dans une position inversée par rapport à celui qui contemplant les astres, couché sur le sol du désert. Alors une "terreur sacrée" s'empare de lui, comme si, au lieu d'être sous la protection de la totalité cosmique, il éprouvait tout le poids de sa responsabilité historique. L'évocation de ce moment donne lieu à une rêverie où s'entremêlent la vision des embrasements futurs de l'histoire, le souvenir des moments de délire amoureux au cours desquels il divinise Antinoüs, et l'image presque hallucinatoire d'une navigation vers l'au-delà.

Immédiatement après, au début de la section suivante, survient cette petite phrase : "Peu à peu, la lumière changea". À partir de ce moment, les signes d'excès se multiplient. Dans le vertige du succès, Hadrien refait avec Antinoüs une partie du parcours qu'il avait accompli jeune homme à travers l'empire ainsi qu'à travers les rites, des mystères de l'Asie aux rites magiques de l'Égypte. Il semble cependant qu'il ait oublié les leçons qu'il a pu tirer de ses expériences solitaires d'autrefois, à savoir que ces rites barbares ne

sont que des salutations du mystère, que la part de violence qu'ils comportent est peut-être fondatrice d'un groupe, mais qu'elle n'assume pas de révélation. Lors de ce deuxième périple, tout est transformé ou plutôt inversé parce que vécu *pour* l'empereur par Antinoüs. Ce qui était prise de risque spontanée devient répétition, calque caricatural témoignant du désir de plaire en devenant le même que l'être adoré. L'hubris est moins de se sentir dieu que d'accepter de devenir le culte d'un autre. Un sombre avertissement est pourtant donné à Hadrien à propos des "mystères de l'Asie". Le jeune homme réagit avec terreur aux rites sanglants des Cabires ou aux sauvages fêtes thraces d'Orphée, et Hadrien lui-même est saisi d'horreur devant le corps strié de rouge d'Antinoüs qui a eu la "fantaisie", nous dit Yourcenar, de se soumettre à l'initiation mithriaque. Alors Hadrien prend en horreur "ces cultes souterrains et louches" et, réagissant en empereur, fait interdire l'accès du "noir mithraeum" (p. 425). Mais il ne prend pas vraiment garde aux présages que Yourcenar lui fait formuler à l'aide d'une image où on reconnaît un poème de Constantin Cavafy, "j'ai entendu s'éloigner dans la nuit la musique de la relève des dieux protecteurs qui s'en vont" (p. 426). Il résume sa faute, son péché d'hubris en disant "il m'arriva d'oublier la personne humaine" (p. 421). Devenu objet du culte d'Antinoüs, il a lui-même succombé au démon de la transfiguration. "Ce jeune homme aux jambes repliées sur un lit était ce même Hermès dénouant ses sandales ; Bacchus cueillait cette grappe ou goûtait pour moi cette coupe de vin rose" (p. 421).

Qu'aurait-il dû comprendre ? Qu'il ne faut pas oublier la part humaine ? Que tout être, si divin, si divinisé qu'il soit, reste vulnérable ? Et finalement que tout culte, dans sa partialité, contient en lui un germe d'idolâtrie^[10]. C'est dans le deuil qu'Hadrien retrouve l'équilibre, un certain équilibre, prenant conscience dans la douleur de l'illusion fétichiste de tout culte, et en même temps se soumettant avec une sorte d'humilité à sa nécessité. Car s'il est dangereux de diviniser les vivants, il importe aussi de pouvoir diviniser l'être aimé qu'on a perdu. C'est une façon de rétablir la distance, voire la séparation entre le ciel et la terre (p. 456). Autour de son deuil, Hadrien reprend ses

[10] Définie ainsi par Arnold TOYNBEE : "le culte myope rendu à la partie au lieu du tout, à la créature au lieu du créateur, au temps au lieu de l'éternité", *L'Histoire*, traduction de Jacques POTIN et Pierre BUISSERET, Paris, Grande Bibliothèque Payot, 1996, p. 239.

Hadrien "rêveur des dieux"

méditations sur les religions et passe en revue presque tous les cultes qu'il a connus. La mention de Mithra revient deux fois, comme si Yourcenar voulait encore souligner l'importance de son symbolisme pour l'entreprise humaine qui s'achève : dieu ambivalent, frère d'Apollon solaire, et qui préside à un sacrifice initiatique sanglant annonciateur de régénération.

L'attrait des cultes chez Hadrien porte la double marque de la curiosité pour l'humain et de l'inquiétude du divin. L'une le porte vers la multiplicité des rites et des coutumes, l'autre trouve sa réponse dans une réflexion en accord avec le cosmos, réalisée fugitivement dans la contemplation nocturne de la clarté des astres. Mais du désordre terrestre des pratiques religieuses à la sérénité d'une entente avec l'univers, il n'y a ni progression simple ni synthèse assurée. L'exploration des religions exotiques est d'ailleurs tout autant un apprentissage des médiations vers l'invisible qu'une découverte purement humaine. Hadrien apprend, à travers ses excès et ses deuils, qu'aucune révélation, aucune élévation vers ce qui en lui le dépasse, n'assure la possession de l'élément divin. Que le divin éblouisse l'homme et il se retourne en obscurité. L'ombre et la lumière ne cessent de s'inverser comme l'humain et le divin s'appellent dans une sorte de balancement instable. Le moment désigné par Flaubert, de Cicéron à Marc Aurèle, comme une coupure *historique* entre le polythéisme païen et le christianisme est exploré par Yourcenar comme révélateur des rapports de l'humain au divin dans une fiction de portée transhistorique.